

Un original

Il eût été difficile d'ignorer ce qui suscitait tant de réticences dans la personne d'Etienne Orioux : l'air à la fois précieux et provocant avec lequel il se lançait dans des dithyrambes à propos d'écrivains hongrois que personne n'avait lus, ou de Mallarmé, son poète favori : Il citait à tout propos ses vers les plus byzantins comme « Aboli bibelot d'inanité sonore » avec ce commentaire : « Aujourd'hui, les Mallarmé ne sont pas légion ».

On lui reprochait son dandysme et sa prétention : il laissait pousser ses cheveux d'un noir de jais sur son col (personne ne savait s'il les avait teints). Il tirait une partie de sa vanité de descendre d'une lingère galloise et d'un ci-devant aristocrate, exécuté sous la Terreur, auréolé des palmes du martyr, et évoquait son projet d'un triptyque romanesque de cinq cents pages consacré à cet ancêtre, « héros » des guerres de Vendée. Les manuels ne citaient pas son nom, mais Orioux avait beau jeu de dénoncer toutes les erreurs qu'avait accréditées l'Histoire officielle. Il n'en était qu'à la page deux cent mais annonçait une publication imminente, attendue par les historiens.

Certains le classaient dans la catégorie des Don Juans, car on le croisait au Café Noir en compagnie de brunes parisiennes sibyllines et filiformes en ballerines Repetto et jupe Agnès B.

Il ne supportait pas la foule, n'avait pas de téléphone portable; ses voisins s'étaient vu refuser l'accès au chemin privé qui conduisait à son pied-à-terre de Noirmoutier caché dans un bois de chênes-lièges. Il y vivait en ermite et en hédoniste, nageait, quelle que fût la saison, quelque maussade que fût le temps, jusqu'à un rocher distant de la côte, une zone où on pêchait des lieus et où se posaient les sternes et les cormorans.

Comme Hugo à Guernesey, il écrivait debout, face à la mer, sur une table de palissandre, dans une pièce poussiéreuse encombrée d'objets hétéroclites posés de guingois sur les étagères : des aiguïères en cristal, des boules en onyx, des œils-de-chat, des abat-jour à pampilles pelucheuses, et même une statuette apotropaïque des îles du Dodécanèse.

Il fut pourtant trouvé mort dans son repaire. On prétendit qu'il n'était pas seul ce soir-là : un banquier auprès de qui il avait contracté des dettes, une ancienne amante vindicative, un philosophe, spécialiste de l'herméneutique, versé dans les sciences occultes, un jardinier expert en art topiaire et le poissonnier de la rue piétonne se trouvaient là.

C'est, du moins, une des histoires que j'ai entendu raconter.

Dominique Barbéris
(2025)